

Stevenson

Le Maître de Ballantrae

et autres romans

Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CHARLES BALLARIN ET MARC PORÉE
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MATHIEU DUPLAY, PATRICK HERSANT,
ALAIN JUMEAU ET MARIE-ANNE DE KISCH

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

STEVENSON

Le Maître de Ballantrae
et autres romans

Œuvres, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE CHARLES BALLARIN ET MARC PORÉE
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE MATHIEU DUPLAY, PATRICK HERSANT,
ALAIN JUMEAU ET MARIE-ANNE DE KISCH

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

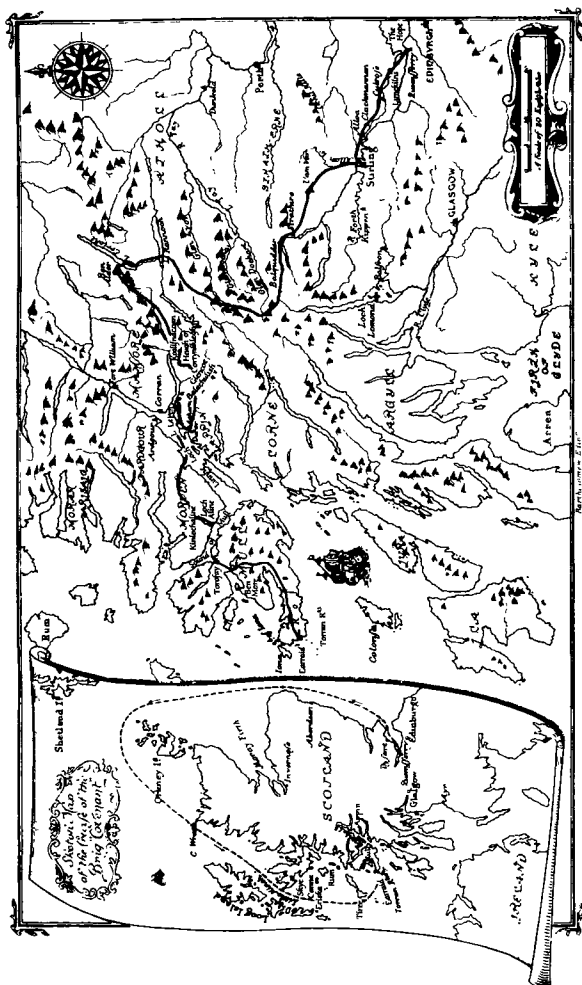
© Éditions Gallimard, 2005.

ENLEVÉ !

Le Garçon au bouton d'argent

Étant les mémoires des aventures de David Balfour en l'an 1751. Comment il fut enlevé et fit naufrage ; ses souffrances sur une île déserte ; son voyage dans les Highlands sauvages ; sa rencontre avec Alan Black Stewart et d'autres célèbres jacobites des Highlands ; sans oublier tout ce que lui fit subir son oncle, Ebenezer¹ Balfour, soi-disant de Shaws. Écrits par lui-même, et maintenant publiés par

ROBERT LOUIS STEVENSON



Carte montrant l'itinéraire probable des pèlerinages de David Balfour¹.

Traduction par Marc Porée.

DÉDICACE

Mon cher Charles Baxter¹,

Si vous lisez ce récit, vous vous poserez vraisemblablement des questions auxquelles je ne pourrai pas apporter de réponses. Comment se fait-il, par exemple, que le meurtre d'Appin soit situé en 1751², que les rochers de Torran se soient retrouvés si près d'Earraid³, ou que les actes du procès soient muets sur tout ce qui touche à David Balfour ? Ce sont là des problèmes insolubles, que je préfère laisser en l'état. Mais si vous me cuisinez sur la question de l'innocence ou de la culpabilité d'Alan, je crois pouvoir défendre mon texte. À ce jour vous trouverez qu'en pays d'Appin la tradition penche clairement en faveur d'Alan. Si vous vous informez, on vous dira même que les descendants de l'« inconnu » qui a tiré le coup de feu sont encore présents dans le pays. Mais le nom de cet « inconnu », vous aurez beau questionner, vous ne l'apprendrez jamais, car les Highlanders cultivent le secret pour le secret. Je pourrais développer, en justifiant tel point ou en trouvant tel autre indéfendable — mais il serait plus honnête d'avouer sans détour que l'exactitude n'a pas été mon premier souci en écrivant ce récit. Ce n'est pas un ouvrage pour la bibliothèque de l'érudit, mais pour la salle de classe en hiver, quand les devoirs sont faits et qu'approche l'heure d'aller se coucher. Et l'honnête Alan, farouche brandon de discorde en son temps, n'a d'autre dessein, dans sa réincarnation fictive, que de détourner les

adolescents de leur Ovide, de les transporter dans les Highlands du siècle passé, et de peupler leurs songes de séduisantes images.

Quant à vous, mon cher Charles, je ne vous demande même pas d'apprécier mon récit. Mais quand il sera plus âgé, peut-être que votre fils l'appréciera, lui; il sera heureux, alors, de trouver le nom de son père sur la page de garde. En attendant, il me plaît, à moi, de le faire figurer là, en souvenir de maints jours heureux et de quelques autres qui le furent moins (mais dont le souvenir, aujourd'hui, m'est tout aussi plaisant). S'il m'est étrange de me reporter en arrière, dans le temps comme dans l'espace, à l'époque lointaine de notre jeunesse aventureuse, cela doit l'être encore davantage pour vous, qui empruntez les mêmes rues, qui pouvez demain franchir la porte du Club spéculatif⁴, où nous avons commencé à nous mesurer à Scott, Robert Emmet⁵ et au cher et obscur Macbean⁶, ou qui pouvez tourner le coin du passage où les membres du prestigieux club L. J. R.⁷ tenaient leurs réunions et buvaient force bières, trônant aux places autrefois occupées par Burns⁸ et ses compagnons. Il me semble vous voir, vous y rendant en plein jour, contemplant *de visu* ces endroits qui, pour votre compagnon, font désormais partie du décor de ses rêves. Que d'échos le passé doit alors vous remettre en mémoire, quand vos affaires du moment vous en laissent le loisir! Puissent-ils vous donner l'occasion souvent de penser avec affection à votre ami,

R. L. S.
Skerryvore⁹,
Bournemouth.

CHAPITRE I

Je me mets en route pour le château de Shaws

C'est en juin de l'an de grâce 1751 que commence le récit de mes aventures. De bon matin, et pour la dernière fois, je fermai à double tour la porte de la maison paternelle. Le soleil brillait déjà sur les cimes des collines lorsque je pris la route, et quand j'atteignis le presbytère, les merles sifflaient dans les lilas du jardin, et la brume qui flottait dans la vallée au lever du jour commençait à se dissiper.

M. Campbell, pasteur de la paroisse d'Essendean, m'attendait à la porte du jardin. Le brave homme me demanda si j'avais déjeuné. Je lui répondis que je n'avais besoin de rien. Alors il me prit la main entre les siennes puis la glissa affectueusement sous son bras.

« Eh bien alors, mon garçon, je m'en vais faire un bout de chemin avec toi jusqu'au gué. »

Et nous nous mîmes en route silencieusement.

« Es-tu triste de quitter Essendean ? me demanda-t-il, après un temps.

— Ma foi, monsieur, si je savais ce que l'avenir me réserve, je vous répondrais sans détour. Essendean est un endroit charmant, et j'y ai été assez heureux, mais c'est tout ce que je connais du vaste monde. Mon père et ma mère étant morts, je ne serais pas plus proche d'eux à Essendean que dans le royaume de Hongrie, et à dire vrai, si je pensais que j'avais une bonne chance de gagner en expérience là où je me rends, je partirais de bon cœur.

— Voilà qui est parfaitement répondu, répliqua M. Campbell. Il me reste à te prédire ton avenir, ce que

j'en sais en tout cas. Après la mort de ta mère, et se sentant lui-même décliner, ton père (paix à son âme de bon chrétien!) m'avait remis une certaine lettre qui contenait, disait-il, ton héritage. "À ma mort, me confia-t-il, quand la maison et le mobilier auront été vendus" (c'est chose faite, David), "vous remettrez cette lettre en main propre à mon fils, et vous veillerez à ce qu'il se rende au château de Shaws', non loin de Cramond. C'est là que je suis né, ajouta-t-il, et c'est là que mon fils doit retourner. C'est un garçon sérieux, et plutôt débrouillard; je suis sûr qu'il ne lui arrivera rien en chemin, et qu'on l'accueillera à bras ouverts."

— Le château de Shaws! m'écriai-je. Quel est le rapport avec mon pauvre père?

— Ma foi, je ne saurais le dire avec certitude. Mais le nom de cette famille, mon petit, est le nom que tu portes: Balfour de Shaws. C'est une maison ancienne, honnête et respectable, même si elle a périclité dernièrement, hélas. Ton père, d'ailleurs, était un fin lettré, comme le voulait sa fonction: c'était un maître d'école hors pair. Au demeurant, il n'avait ni les manières ni le langage du maître d'école ordinaire et, tu t'en souviens sûrement, j'avais toujours plaisir à le convier au presbytère quand j'y recevais la noblesse. Les Campbell de Kilrennet, de Dunswire, de Minch, et tous les autres gentilshommes de mon clan, trouvaient sa compagnie des plus agréables. Enfin, pour être tout à fait complet, voici la lettre testamentaire elle-même, paraphée de la main de notre défunt frère. »

Il me tendit la lettre, qui portait la mention suivante: « Aux bons soins d'Ebenezer Balfour de Shaws, Esquire, de la part de mon fils, David Balfour². » Mon cœur se mit à battre à tout rompre en songeant à la grandiose perspective qui s'offrait à un garçon de dix-sept ans, fils d'un pauvre maître d'école dans la forêt d'Ettrick.

« Monsieur Campbell, bredouillai-je, si vous étiez à ma place, iriez-vous ?

— Sans l'ombre d'un doute, répondit le pasteur, je m'y rendrais sur-le-champ. Un vaillant garçon comme toi ne mettra pas plus de deux jours de marche pour parvenir à Cramond (situé à deux pas d'Édimbourg). Dans le pire des cas, si tes prestigieux parents (car je ne doute pas que tu sois de leur sang) devaient te mettre à la porte, tu pourrais toujours revenir sur tes pas, et frapper à la porte du pres-

bytère. Mais je veux plutôt croire que tu seras bien reçu, comme ton pauvre père l'avait prédit, et j'ai même le sentiment que l'avenir te réserve de grandes choses. Aussi, avant ton départ, mon petit Davie, je crois de mon devoir de te mettre en garde contre un certain nombre de dangers en ce bas monde.»

Sur ce, cherchant des yeux un siège confortable, il avisa une grosse pierre sous un hêtre au bord de la route ; avec beaucoup de gravité, il s'y installa, et comme le soleil commençait à pointer ses rayons, entre deux cimes voisines, il étala son mouchoir sur son tricorne. Puis, l'index brandi, il entreprit de me prémunir contre toutes sortes d'hérésies, qui ne m'auraient jamais tenté, et m'exhorta à réciter mes prières et à lire la Bible avec la plus grande assiduité. Enfin, il me traça un tableau de la grande demeure où je me rendais, et de la conduite que j'aurais à adopter envers ses habitants.

« Ne sois pas trop regardant sur les détails. Et bien que tu sois né gentilhomme, n'oublie jamais que tu as été élevé à la campagne. Ne nous fais pas honte, Davie, ne nous fais pas honte ! Dans cette grande et vaste demeure, pleine de domestiques, montre-toi aussi aimable, circonspect, vif en pensées et lent en paroles que le premier venu. Pour ce qui est du laird, n'oublie jamais que tu lui dois le respect, inutile d'en dire plus. C'est un plaisir que d'obéir aux lairds ; ce devrait l'être, au moins, pour les jeunes gens.

— Sûrement, monsieur, dis-je. Je vous promets de tout faire pour qu'il en soit ainsi.

— Voilà qui est parfait, répondit avec entrain M. Campbell. Et maintenant, venons-en aux choses matérielles, ou plutôt aux choses immatérielles, histoire de jouer sur les mots. J'ai ici un petit paquet qui contient quatre choses. » (Tout en parlant, il le tira non sans difficulté de la poche de son manteau.) « De ces quatre choses, la première te revient de droit : c'est le petit pécule tiré de la vente des livres et du mobilier de ton père ; comme je te l'expliquais tout à l'heure, c'est moi qui les ai achetés dans l'intention de les revendre plus cher à son successeur. Quant aux trois autres, nous serions ravis, Mme Campbell et moi-même, si tu voulais bien les accepter comme des cadeaux personnels. Le premier est rond, et il y a gros à parier que c'est celui que tu préféreras, mais crois bien, mon petit Davie, que ce n'est qu'une goutte d'eau dans la mer, et que l'aide qu'il t'apportera s'évaporerait bien vite. Le deuxième est

plat, carré, et couvert de lettres ; il t'accompagnera tout au long de la vie, comme un bon bâton pour la marche, un antidote en cas de maladie. Le troisième est cubique ; il te suivra, c'est en tout cas mon vœu le plus cher, dans un monde meilleur. »

Sur ce, il se redressa, ôta son chapeau, et se mit à prier à voix haute, et avec beaucoup d'émotion, pour le salut d'un jeune homme qui allait faire ses débuts dans le monde. Soudain, il me prit dans ses bras et m'embrassa très fort, puis, me tenant à bout de bras, il me fixa longuement, contenant mal sa peine. C'est alors qu'il pivota sur ses talons, et, me criant « adieu », s'en retourna par où il était venu, en bondissant comme un cabri. Tout autre que moi aurait trouvé la scène risible, mais je n'étais pas d'humeur à rire. Je le suivis des yeux aussi longtemps que possible, mais il continua à filer bon train, sans jamais se retourner. Je compris que c'était mon départ qui l'attristait, et ma conscience se mit à me tarauder, car, de mon côté, j'étais transporté de plaisir à l'idée de quitter cette campagne tranquille pour me rendre dans une grande maison animée, où je fréquenterais de riches et respectés personnages, qui porteraient mon nom et seraient de mon sang.

« Davie, Davie, pensai-je, y eut-il jamais ingratitude plus noire ? Se peut-il que le prestige d'un nom te fasse oublier bienfaits et amis anciens ? Fi ! Honte sur toi ! »

Je m'assis sur la pierre que le brave homme venait de quitter, pour y ouvrir le paquet qu'il m'avait confié. L'objet qu'il avait qualifié de cubique était une petite bible de poche, ce dont je n'avais jamais douté. L'objet rond était une pièce de un shilling. Le troisième, destiné à me venir en aide en toute circonstance de la vie, était une petite feuille de papier grossier et jauni, couverte d'une recette écrite à l'encre rouge :

CONFECTION DE L'EAU DE LIS

Prendre des fleurs de lis, les mettre dans un sac et les laisser infuser. En boire une cuillerée ou deux, selon les circonstances. Elle rend la parole en cas de paralysie de la langue. Elle est parfaite contre la goutte. C'est un excellent cordial, et elle raffermi la mémoire. Mettre les fleurs dans un flacon bien bouché, que l'on déposera dans une fourmilière pendant un mois. Conservé dans une fiole,

le suc ainsi obtenu fait des miracles, qu'on soit malade ou bien portant, un homme ou une femme.

Et, le pasteur avait ajouté de sa main :

« Pour les foulures, s'en servir en massage ; pour la colique, une grande cuillerée toutes les heures. »

Je ris, bien sûr, de ces sornettes, mais ce fut un rire nerveux, et sans plus tarder, mon balluchon pendu au bout de mon bâton, je franchis le gué et gravis la colline sur l'autre rive. Bientôt, en arrivant sur la route herbeuse qui file droit à travers la lande, je contemplai pour la dernière fois l'église d'Essendean, les arbres entourant le presbytère, ainsi que les cyprès du cimetière où reposaient mon père et ma mère.

CHAPITRE II

J'arrive au terme de mon voyage

Le matin du second jour, en arrivant au sommet d'une colline, je découvris tout le paysage en contrebas, s'étagant jusqu'à la mer. À mi-pente, perchée sur une longue colline, la ville d'Édimbourg fumait comme un four à chaux. Un pavillon flottait sur le château, et des navires naviguaient ou étaient à l'ancre dans le *firth*¹. C'étaient les seules choses que je distinguais nettement malgré la distance, et leur vue m'emplit soudain de nostalgie pour mon pays natal.

Peu après, j'arrivai devant une chaumière habitée par un berger, qui m'indiqua la direction de Cramond. De proche en proche, je m'acheminai ainsi vers l'ouest de la capitale, par Colinton, et débouchai enfin sur la route de Glasgow. Là, j'eus l'agréable surprise de croiser un régiment, marchant au rythme des fifres, précédé par un vieux général au visage rougeaud, monté sur un cheval gris, et suivi par une compagnie de grenadiers, coiffés de leurs bonnets en forme de mitre. À la vue de ces tuniques rouges, et en entendant leur musique joyeuse, je retrouvai toute ma joie de vivre.

Un peu plus loin, on me dit que j'étais entré dans la paroisse de Cramond, et je commençai à m'enquérir du château de Shaws. Ce nom semblait surprendre ceux auxquels je demandais mon chemin. Au début, je me figurai que mon apparence rustique et la simplicité de mon habit tout poudreux s'accordaient mal avec la grandeur de la demeure en question. Mais après que deux, puis trois passants m'eurent fait la même réponse, assortie de la même réaction de surprise, je me mis en tête que ce qui clochait, c'était le château de Shaws.

Afin de me tranquilliser, je décidai de tourner ma question autrement. Avisant un brave homme sortant d'un chemin sur sa charrette, je lui demandai s'il avait jamais entendu parler d'un manoir appelé château de Shaws.

Il arrêta sa charrette et me devisagea tout comme les autres.

« Oui, dit-il, pourquoi donc ?

— Est-ce un grand château ?

— Sans doute, c'est un très grand château.

— Oui, mais les gens qui l'habitent ?

— Les gens ? s'écria-t-il. Êtes-vous devenu fou ? Il n'y a pas de gens qui vivent là. Pas à proprement parler, en tout cas.

— Comment ? Et M. Ebenezer ?

— Ah ! si ! dit l'homme. Il y a le laird, pour sûr, si c'est lui que vous cherchez. Qu'est-ce que vous lui voulez, mon ami ?

— Je m'étais laissé dire que je pourrais trouver une place chez lui », fis-je, en prenant mon air le plus modeste.

« Hein ! » s'écria le charretier, sur un ton si perçant que son cheval en tressaillit.

Puis se radoucissant :

« Ma foi, l'ami, ce ne sont pas mes affaires, mais vous me semblez un jeune homme bien élevé. Sachez qu'à votre place, j'évitais de me rendre au château de Shaws. »

Je rencontrai ensuite un sémillant petit homme, portant une magnifique perruque blanche, que je devinai être un barbier en tournée. Sachant que les barbiers sont d'incorrigibles bavards, je lui demandai sans détour quelle sorte d'homme était M. Balfour, de Shaws.

« Hou ! là, là ! dit le barbier, mais c'est qu'il n'a rien d'un homme, rien du tout. »

Et, fort habilement, il chercha à me tirer les vers du nez,

mais je sus ne pas donner dans son jeu, et il repartit sans avoir rien appris de plus.

Je serais bien en peine de décrire la rudesse du coup porté à mes illusions. Plus vagues étaient les accusations, moins elles m'agréaient, car elles laissaient le champ libre à l'imagination. Quelle sorte de grande maison pouvait-ce bien être, pour que tous les paroissiens, sans exception, réagissent de la sorte lorsque j'en demandais le chemin ? Qui était donc ce gentilhomme, pour que sa mauvaise réputation fût si largement répandue ? Si j'avais pu regagner Essendean en une heure de marche, j'aurais renoncé à mes aventures sur-le-champ, pour retourner chez M. Campbell. Mais j'avais fait l'essentiel du chemin, et l'amour-propre m'interdisait d'abandonner avant d'avoir vérifié ce qu'il en était vraiment. Je me voyais condamné, par respect envers moi-même, à poursuivre, et malgré mon peu de goût pour ces insinuations, et la lenteur de ma progression, je persistai à demander mon chemin et à aller de l'avant.

Le soir allait tomber quand je croisai une femme brune et corpulente, d'allure revêche, qui descendait la côte à pas lourds. Lorsque je lui posai la question habituelle, elle fit volte-face, m'accompagna jusqu'en haut de la colline qu'elle venait de descendre et me montra du doigt un grand bâtiment massif qui s'élevait à l'écart, dans une prairie au fond de la vallée voisine. La campagne alentour était plaisante, doucement vallonnée, boisée en abondance, bien irriguée et porteuse de récoltes que je jugeai prometteuses. Mais la maison elle-même donnait l'apparence d'une ruine. Nulle route n'y conduisait, nulle fumée ne sortait de ses cheminées, et il n'y avait nulle trace de jardin. Mon cœur se serra.

« C'est ça ? » m'écriai-je.

Le visage de la femme brune s'éclaira d'une colère mauvaise.

« Oui, c'est le château de Shaws, s'exclama-t-elle. Il fut bâti dans le sang, sa construction fut interrompue dans le sang, et il sera emporté dans le sang. Voyez ! s'écria-t-elle encore, je crache par terre, et je lui fais les cornes. Noire soit sa chute ! Si vous voyez le laird, répétez-lui ce qu'on vous a dit, dites-lui que ça fait la douze cent dix-neuvième fois que Jennifer Clouston a appelé la malédiction du Ciel sur lui et sa maison : communs, écurie, domestiques, hôtes et maître de maison, épouse, fille ou fils. Noire, noire soit leur chute ! »

À la fin de son étrange mélodie, la femme se retourna d'un bond et disparut. Je restai figé sur place, les cheveux dressés sur la tête. En ces temps-là, on croyait encore aux sorcières et on avait peur de leurs malédictions. Arrivant à point nommé, tel un mauvais augure pour me détourner de mon objectif, elle m'avait coupé les jambes.

Je m'assis pour contempler le château de Shaws. Plus je le fixais, et plus je trouvais plaisante la campagne environnante. Elle était toute parsemée de buissons d'épines en fleur, les moutons paissaient dans les champs, des freux volaient en bande dans le ciel ; tout révélait une terre et un climat généreux, et pourtant la bâtisse au milieu me faisait une impression lugubre.

Tandis que j'étais assis au bord du fossé, des paysans passèrent, revenant des champs, mais je manquai de courage pour les saluer. Le soleil finit par se coucher, et c'est alors que je vis s'élever contre le ciel jaune un filet de fumée, à peine plus épais que la fumée d'une chandelle ; néanmoins, la fumée était bel et bien là, et signifiait du feu, de la chaleur, de la cuisine, et quelqu'un pour l'allumer. J'en fus grandement réconforté — davantage que si j'avais avalé un flacon entier de cette eau de lis dont M. Campbell faisait si grand cas.

Je décidai d'emprunter le sentier à peine visible qui menait dans cette direction à travers les herbages. Le tracé en était bien faible pour être le seul accès à une habitation ; pourtant, je n'en voyais pas d'autre. Bientôt, je parvins à des montants de pierre, situés à proximité d'une loge de portier sans toit, surmontée d'un blason. À l'évidence, le portail qu'on avait voulu construire était resté inachevé. En lieu et place des grilles de fer forgé, des fascines étaient attachées en travers au moyen d'une corde de paille tressée. Comme il n'y avait pas de mur d'enceinte, ni aucune trace d'allée, la piste laissait les piliers sur la droite et rejoignait le château en sinuant.

Ce dernier devenait de plus en plus sinistre à mesure que je m'en approchais. On eût dit l'aile unique d'une maison restée à jamais inachevée. Ce qui eût dû être l'extrémité de l'aile se terminait par un trou béant aux étages supérieurs, et ses escaliers en maçonnerie donnaient pour ainsi dire à ciel ouvert. Beaucoup de fenêtres étaient sans carreaux, et les chauves-souris entraient et

sortaient de la bâtisse comme des pigeons dans un pigeonier.

Pendant ce temps, la nuit était tombée et trois des fenêtres du bas, qui étaient hautes, étroites et munies de solides barreaux, s'éclairaient déjà des lueurs vacillantes d'un modeste foyer.

Était-ce donc là le palais que je croyais trouver ? Était-ce entre ces murs que j'allais me faire de nouveaux amis et entreprendre de grandes choses ? En vérité, dans la maison de mon père à Essendean-Waterside, l'âtre et les lumières aux fenêtres se voyaient à un mile de distance, et la porte était toujours ouverte pour les mendiants de passage.

Je m'approchai précautionneusement, et, en dressant l'oreille, je perçus un bruit d'assiettes qu'on entrechoquait, ainsi qu'une petite toux sèche et répétée, qui revenait par quintes ; mais pas un bruit de voix, pas un aboiement de chien.

La porte, pour autant que je pus en juger dans la pénombre, consistait en un grand panneau de bois serti de gros clous. Le cœur tremblant sous ma veste, je frappai une fois. Puis je restai à attendre. La maison était plongée dans un profond silence ; une longue minute s'écoula sans que rien ni personne ne bouge, à l'exception des chauves-souris au-dessus de ma tête. Je frappai à nouveau et tendis l'oreille : je percevais jusqu'au tic-tac de la pendule égrenant les secondes, mais le maître de céans, lui, devait faire le mort, car je n'entendais pas son souffle.

J'étais à deux doigts de décamper, mais la colère prit le dessus, et je me mis à cribler la porte de coups de pied et de poing, tout en hurlant le nom de M. Balfour. C'est alors que la même toux sèche se fit entendre au-dessus de ma tête. Je reculai d'un bond, et, levant la tête, j'aperçus à l'une des fenêtres du premier étage un visage d'homme en bonnet de nuit, ainsi que la gueule évasée d'un tromblon.

« Il est chargé, dit une voix.

— J'apporte une lettre pour M. Ebenezer Balfour de Shaws. Est-il chez lui ?

— De qui est la lettre ? demanda l'homme au tromblon.

— Cela ne vous regarde pas », dis-je, car j'étais de plus en plus irrité.

« Bien, répondit-il, posez-la sur le seuil et allez-vous-en.

— Jamais de la vie, criai-je. Je veux la remettre en main

propre à M. Balfour, conformément aux instructions. C'est une lettre d'introduction.

— Une quoi ? » cria la voix, avec vivacité.

Je répétais ce que je venais de dire.

« Qui êtes-vous donc ? » finit-il par me demander, après un long silence.

« Je n'ai pas à rougir de mon nom, dis-je. David Balfour est le nom qu'on me donne. »

À ces mots, je suis certain que l'homme sursauta, car j'entendis son tromblon heurter le rebord de la fenêtre ; et ce fut après un silence prolongé, et sur un ton très différent, qu'il me questionna à nouveau.

« Votre père est-il mort ? »

La question me surprit tellement que je restai sans voix, à le dévisager.

« Oui, reprit l'homme, il doit être mort, très certainement, c'est même ce qui vous amène à frapper à ma porte. »

Après une nouvelle pause, il reprit avec une note de défi dans la voix.

« Bien, mon gaillard, je vais vous faire entrer. »

Et il disparut de la fenêtre.

CHAPITRE III

Où je fais la connaissance de mon oncle

Il se fit alors un grand tintamarre de chaînes et de verrous, puis la porte s'ouvrit précautionneusement, avant de se refermer aussitôt derrière moi.

« Allez dans la cuisine, et ne touchez à rien », dit la voix. Tandis que le maître de céans s'occupait à recadenasser la porte, je m'avançai à tâtons jusque dans la cuisine.

À la lueur du feu, je découvris la pièce la plus nue qu'il m'ait jamais été donné de voir. Une demi-douzaine d'assiettes garnissaient le vaisselier. Sur la table, un bol de porridge, une cuiller en corne, et une timbale de bière. En dehors de ces objets, il n'y avait rien d'autre, sous la voûte de pierre de cette grande salle vide, que des coffres fermés à double tour et alignés le long du mur, et un buffet d'angle muni d'un cadenas.

Chapitre xxii : <i>Le Fils de famille propre à rien envoyé aux colonies</i>	1187
Chapitre xxiii : <i>Le Budget de la « Fille d'Australie »</i>	1210
Chapitre xxiv : <i>Une rude affaire</i>	1233
Chapitre xxv : <i>Une mauvaise affaire</i>	1246
Épilogue : <i>A Will H. Low</i>	1269

NOTICES ET NOTES

ENLEVÉ!

<i>Notice</i>	1277
<i>Note sur le texte</i>	1291
<i>Notes</i>	1293

LA CHAUSSÉE DES MERRY MEN

<i>Notice</i>	1304
<i>Note sur le texte</i>	1311
<i>Notes</i>	1312

LA FLÈCHE NOIRE

<i>Notice</i>	1319
<i>Note sur le texte</i>	1325
<i>Notes</i>	1325

LE GRAND BLUFF

<i>Notice</i>	1330
<i>Note sur le texte</i>	1336
<i>Notes</i>	1336

LE MAÎTRE DE BALLANTRAE

<i>Notice</i>	1342
<i>Note sur le texte</i>	1354
<i>Notes</i>	1355

LE PILLEUR D'ÉPAVES

<i>Notice</i>	1363
<i>Note sur le texte</i>	1370
<i>Notes</i>	1370

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

ENLEVÉ !

LA CHAUSSÉE DES MERRY MEN

LA FLÈCHE NOIRE

LE GRAND BLUFF

LE MAÎTRE DE BALLANTRAE

LE PILLEUR D'ÉPAVES

Introduction

par Charles Ballarin et Marc Porée

Chronologie

par Marc Porée

Notices et notes